L 2.42
P15
2425

Lucie DELARUE-MARDRUS

La Prêtresse de Tanit

Pièce en un acte et en vers



A L'ÉCART
1993

02642934/1

D4

2004-64529

LA PRETRESSE DE TANIT

Pièce en un acte et en vers

Représentée le 2 avril 1907
au Théâtre Antique
de
Carthage.



Lucie Delarue-Mardrus à Carthage. (Coll. W. T.)

Lucie DELARUE-MARDRUS

La Prêtresse de Tanit

Pièce en un acte et en vers

Préface de Boz Léveillez



1993

AVANT-PROPOS

«Avec le printemps 1904, un souffle passa dans la maison. J.-C. Mardrus, oiseau migrateur, était pris par la nostalgie des départs.» *C'est ainsi que Lucie Delarue-Mardrus relate, dans ses mémoires, les raisons qui l'ont amenée à suivre le savant traducteur des* Mille et une Nuits *dans une suite de voyages en Afrique du Nord et au Levant, non sans ajouter qu'une recherche de documents en vue de traduire le Coran appelait celui-ci au loin. Plus tardivement, Natalie Barney a insinué que d'autres raisons ont motivé le premier de ces périples, dans le Nord de l'Afrique.*

Miss Barney, dont les Souvenits indiscrets *ne sont pas exempts d'allégations douteuses et dont la chronologie est souvent approximative, s'est contentée de mêler ses propres souvenirs à des informations rapidement glanées dans la littérature du temps. Tout comme ses contemporains, elle a ignoré que dans la Régence de Tunis, les Mardrus ont pris part au développement* in situ *d'un exotisme littéraire alors à ses premiers balbutiements : l'exotisme antique, dont un certain monsieur Flaubert est l'inspirateur. Plus étonnant reste le rôle*

que nos voyageurs ont joué dans le sauvetage d'un important monument antique, à Carthage. En Algérie enfin, c'est à un journal, L'Akhbar, *repris en 1902 par Victor Barrucand pour lui donner une sympathique coloration indigénophile, que la belle poétesse normande a apporté son concours.*

La Régence de Tunis et l'Est algérien d'abord, les confins algéro-marocains ensuite, sont donc cet «au loin» où les Mardrus vont passer trois années, entrecoupées, il est vrai, d'un long séjour en France.

A Tunis, cette époque a vu naître ou croître de nombreuses sociétés savantes. La plus importante d'entre elles, l'Institut de Carthage, a vu sa position s'affermir à la faveur de la toute récente découverte de l'antique théâtre romain de Carthage, et pour le sauvetage duquel elle ferraille. En effet, ce qui naguère était un champ de ruines où paissaient de paisibles moutons, est alors devenu l'objet de toutes sortes de convoitises. La construction d'une cité balnéaire en est la plus inquiétante, car il y a aussi ces pilleurs de pierres que sont les marchands d'antiquités, les collectionneurs peu scrupuleux et les maçons en quête de matériau.

Les amoureux des vestiges antiques n'entendaient pas laisser faire. Sous l'impulsion du Dr L. Carton, médecin militaire, président de l'Institut de Carthage ainsi que d'autres sociétés archéologiques, l'on déployait beaucoup d'énergie afin de sensibiliser les édiles et de collecter auprès des mécènes les fonds nécessaires à la sauvegarde du site. L'architecte E. Blondel se chargeait des travaux de restauration et, à la fin de 1903, le président Loubet avait bien voulu inclure dans son itinéraire une visite au chantier de fouilles.

Telle était l'atmosphère qui régnait dans la capitale tunisienne lorsque les Mardrus y débarquèrent. Cela les amena à

prendre part à la bataille qui se profilait autour de ces ruines. Nos visiteurs surent toutefois entrecouper la vie mondaine qui les attendait à Tunis par de longues retraites en Kroumirie et par de grandes chevauchées dans le Constantinois. Ici, c'est la rencontre avec Myriam Harry et son mari, le sculpteur Perrault ; là, c'est la mélancolie d'un soir d'automne quand, dans son auberge de fortune, le 3 novembre 1904, Lucie constate qu'elle a trente ans – au reste, n'en paraissant que vingt, indique-t-elle dans ses mémoires. Les Mardrus furent ensuite les hôtes du général Lyautey, à Aïn-Sefra, dans le Sud oranais, où ils avaient refait le dernier voyage d'Isabelle Eberhardt. Après quelques incursions en territoire marocain et de nombreuses courses à cheval, c'est Tunis qui les attira à nouveau.

Dans les journaux parisiens, échos, interviews, photographies, reportages, et déclarations annonçant la traduction définitive du Coran, utile à l'influence française au Maroc, se succédaient. Aucun des faits et gestes de ce couple de voyageurs-littérateurs ne resta inconnu du public, lequel était avide d'excentricités. Le Dr Mardrus avait un sens très développé de la réclame.

En 1906, la restauration du théâtre romain de Carthage a beaucoup avancé, mais les fonds manquent. La lutte est de moins en moins sourde entre les animateurs de l'Institut de Carthage et les lotisseurs (ainsi désignait-on les promoteurs immobiliers). Les uns entendent toujours préserver l'environnement du site ; les autres, tout recouvrir de luxueuses résidences et de villas. C'est alors que la Section artistique de l'Institut de Carthage songe à organiser une grande fête dans l'antique théâtre de plein air. On recueillera par ce biais des subsides et les généreux donateurs verront leur nom imprimé dans une liste de bienfaiteurs ; on invitera des célébrités et, pour le pu-

blic, les entrées seront payantes ; la presse enfin, qui sera conviée, donnera à l'événement l'importance qu'il mérite. L'idée ayant été retenue, on s'est jeté dans les préparatifs sans perdre de temps. Quant à cette fête, on l'a voulue artistique avant tout : causeries, spectacles musicaux et évocations poétiques. Un programme est même imprimé, dans la fièvre, pour la séance solennelle, le 27 mai 1906.

Sollicitée pour une contribution, Lucie Delarue-Mardrus envoie un poème, Carthage !, *qui est accueilli comme une aubaine. Dans l'ordre des présentations, il sera lu en cinquième position, après le Ve acte de* Polyeucte *et avant l'interprétation d'un morceau de* Samson et Dalila, *de Camille Saint-Saëns.*

Pendant la cérémonie, un chroniqueur local observe les voilettes claires et les chapeaux empanachés qui remplissent le parterre, note la présence cosmopolite d'une assistance mondaine au milieu de laquelle se détachent des «Françaises souples et légères, des Italiennes brunes et hautaines, des Tunisiennes calmes et troublantes.» *Notre journaliste, qui exagère sans doute, fait remarquer que même à Tunis, sourires mielleux, compliments mensongers et poignées de mains haineuses s'échangent. La plume acérée, il décoche enfin une flèche aux noirs orateurs qui, n'ayant rien de romain, discourent longuement devant les chapiteaux brisés, tandis que le Tout-Tunis bâille poliment et que le public à dix sous s'impatiente avec bruit.*

Dans la Revue Tunisienne, *organe de l'Institut de Carthage, le bon docteur Carton, lui, décrit consciencieusement les préparatifs ainsi que le déroulement de la fête. Un extrait :*

«Mme Couitéas, en costume de Romaine dont la riche simplicité lui sied à merveille, s'avance pour dire, avec le talent que l'on connaît si bien à Tunis, une poésie dont je n'aurais point la prétention de faire l'éloge, car elle est de Mme Lucie Delarue-Mardrus, qui l'a écrite à l'occasion de la fête. Et le



Couverture du programme de la fête donnée le 27 mai 1906. (Coll. B. L.)

public applaudit en même temps ces deux femmes qui ont associé, pour sa plus grande satisfaction, le charme de la grâce à celui du talent».

Cette manifestation a eu quelque retentissement, assez pour que l'on songe à organiser une autre fête l'année suivante ; une commission des fêtes est même mise sur pied. La guerre est désormais ouverte entre l'Institut de Carthage, qui a marqué des points, et les tenants de la spéculation sur les terrains autour du site antique. Dans cette bataille, les archéologues amateurs vont trouver en Myriam Harry un auxiliaire précieux. Lauréate du premier prix Vie Heureuse (l'ancêtre du prix Fémina, décerné en 1905), celle-ci met sa toute fraîche notoriété dans la balance et publie dans le Temps, *à la faveur d'une enquête, ses* Impressions tunisiennes, *dont une partie est consacrée à la cité punique. La presse locale n'a pas manqué de s'en faire l'écho et de répercuter sa dénonciation de la politique de lotissement.*

Peu après, un écho paru dans la Revue Tunisienne *annonce que Lucie Delarue-Mardrus, l'auteur de* Sapho désespérée *(composée au bord de la mer, près des Thermes d'Antonin, à Carthage) a accepté avec le plus gracieux empressement d'écrire, à l'intention exclusive de la Commission des fêtes, une grande pièce carthaginoise intitulée* Delenda Est. *Par ailleurs, Mademoiselle Delvair, de la Comédie-Française, que la beauté de l'idée a séduite, a consenti à venir tenir le principal rôle, «sans cachet». Mademoiselle Delvair avait déjà créé, le 6 août 1905, le rôle de* Sapho désespérée, *au Théâtre de plein air d'Orange.*

De semblables échos n'ont cessé de paraître dans la Revue Tunisienne, *tantôt c'est l'état d'avancement de la réparation des gradins du théâtre romain qui est privilégié, tantôt c'est la progression de la pièce que Lucie Delarue-Mardrus destine à la scène qui est montée en épingle. Ainsi apprend-on que la pièce a changé de nom et qu'elle s'appellera* La Prêtresse de



Jeanne-Louise Deluermoz, dite Jeanne Delvair.
(Coll. W. T.)

Tanit. *Quant aux costumes carthaginois, restitués d'après d'antiques statuettes récemment exhumées, ils sont en cours de confection.*

Enfin, arrive le 2 avril 1907, jour de la présentation. Une tribune tendue de rouge est dressée au fond de l'hémicycle pour les officiels ; une estrade est réservée à l'ex-reine de Madagascar, S.M. Ranavalo, qui viendra accompagnée de sa tante et de suivantes ; les princes beylicaux, eux, prendront place au premier rang du parterre, sur des sièges dignes de leur auguste postérieur.

A la suite du Résident général et de militaires de haut rang, chacun flanqué de son épouse, le Dr et Mme Mardrus prennent place dans la tribune. Ils sont suivis par Victor Barrucand et Jules Bois, ce dernier «débarqué on ne sait d'où» *comme délégué de la Société des gens de lettres.*

On a estimé de six à sept mille le nombre des spectateurs, parmi lesquels la présence du délégué du Ministère de l'instruction publique et celui des Beaux-Arts a été remarquée. Jamais Tunis n'a vu tant d'affluence : des trains spéciaux venus d'Algérie et de tout le pays ont convergé vers la ville ; des transatlantiques ont débarqué sur le port tout ce que l'Europe élégante compte de personnes de goût. Enfin, presque... Toute la presse est là. La presse tunisienne, bien sûr, mais aussi la française, l'algérienne, l'italienne, l'anglaise et même l'allemande. L'on raconte que des journalistes allemands avaient confondu, dans leurs articles de compte rendu, la fête donnée cette année-là avec celle qui l'avait précédée, en 1906.

Dans ses mémoires, Lucie Delarue-Mardrus note :

«Je suis incapable de situer l'année où fut donnée, au théâtre romain de Carthage, ma pièce en vers, *La Prêtresse de Tanit*, jouée par Jeanne Delvair devant l'horizon bossué de monta-

gnes, dont celle où s'élevait le temple de Moloch aux temps puniques.

(...) Ce fut aussi Jeanne Delvair qui interpréta le rôle de Sapho. Elle était magnifique, avec ses longs cheveux, son profil classique. Mais, pendant toute la représentation au théâtre antique, je n'étais préoccupée que de l'ombrelle prêtée par la belle Henriette Roggers, et que je croyais avoir égarée. Un journal remarqua le lendemain : «Mme Lucie Delarue-Mardrus, l'air d'avoir quinze ans, écoute comme si la pièce n'était pas d'elle.»

La vérité oblige à dire que les comédiens qui ont tenu les rôles masculins, MM. Gordes et Cazella, de l'Odéon, ont causé bien des embarras aux organisateurs de la fête, ce qui a fait un certain bruit dans la presse locale. Ces difficultés, Mademoiselle Delvair, le Dr Mardrus et un généreux mécène qui a tenu à garder l'anonymat se sont employés à les résoudre, avec succès. Un autre désagrément est cependant survenu lors de la représentation. En effet, à peine ces dames et ces messieurs se sont-ils installés dans leur tribune officielle qu'une averse s'est déversée sur leur tête, jetant la désolation de tout côté. Fort heureusement, l'ondée terminée, le soleil s'est remis à briller.

Voilà sans doute les raisons auxquelles il faut attribuer cet air absent que tout le monde a remarqué chez l'auteur de Sapho désespérée. *A la troublante présence de la belle Henriette Roggers, il faut donc ajouter les contrariétés provoquées par les caprices des comédiens, et celui du ciel. Un chroniqueur dépêché par* Fœmina, *a écrit :*

«Madame Delarue-Mardrus regarde de ses yeux étranges les monts de Moloch et la mer. Elle semble lointaine et ignorante de cette foule venue là pour l'acclamer. Elle est vêtue d'un vêtement vert-amande et, sous son vaste chapeau, des touffes de fleurs se perdent dans ses beaux cheveux.»

Nonobstant, la fête de 1907 est un grand succès. Elle sera

suivie de nombreuses autres fêtes et, avec des fortunes diverses, la tradition se perpétue jusqu'à nos jours. L'Institut de Carthage a remporté une demi-victoire sur les spéculateurs puisqu'un périmètre de protection, comme on dit pour les captages d'eau, entourera le théâtre romain de l'antique capitale de l'Afrique, classé monument historique.

La Prêtresse de Tanit, *la pièce de Lucie Delarue-Mardrus, a été imprimée à Tunis pour la circonstance. Tirée à faible nombre d'exemplaires, peut-être une centaine, elle est aussitôt devenue introuvable. Tout comme les chroniques, les bibliographies qui la mentionnent, par ouï-dire, en donnent des renseignements fautifs.*

Boz Léveillez, F.g.

SOURCES

La Dépêche Tunisienne, 1905-1907. *Revue Tunisienne*, 1904-1907. *Vie Heureuse*, mars & septembre 1905. *Globe-Trotter*, octobre 1905. *Le Temps*, février 1907. *Fœmina*, 1er mai 1907.

BARNEY, N. C. : *Souvenirs indiscrets*, Paris, Flammarion, 1960.

Commission des Fêtes de Carthage : *Rapport sur les fêtes données au Théâtre antique sous le patronnage de l'Institut de Carthage, le 2 avril 1907*. Tunis, Impr. rapide, 1908.

DELARUE-MARDRUS, L. : *La Prêtresse de Tanit*, pièce en un acte et en vers (prés. pendant les) Fêtes antiques du théâtre romain de Carthage sous l'égide de l'Institut de Carthage, 2 avril 1907, Tunis, Impr. rapide, 1907. *Mes mémoires*, Paris, Gallimard, (1938). *El Arab, l'Orient que j'ai connu*, Lyon, Lugdunum, 1944.

HARRY, M. : *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, Paris, Ed. Ariane, 1946.

Carthage actuelle, en avril. Les champs d'orge déjà verts descendent jusqu'à la mer. Ils recouvrent en partie les collines de Byrsa et d'Echmoûn. A l'horizon, une montagne violette, bilobée, sort de la mer changeante. Le vent fait frissonner l'orge. Le temps est beau et chaud. Le chœur des ouvriers, sous la direction du surveillant, travaille activement. Le poète, à l'écart, regarde, autour d'eux, tout l'attirail d'une fouille : pelles, brouettes, wagonnets, poulies, etc., etc.

Au moment où la scène commence, on va tendre les cordes qui amèneront le sarcophage, du fond de la tombe ouverte, sur la scène. Plusieurs ouvriers remplissent des brouette de terre et les vident un peu plus loin.

SCENE I

LE POETE, LE SURVEILLANT, LE CHŒUR DES OUVRIERS

LE CHŒUR

Nous travaillons pour le salaire,
Mais le but nous importe peu :
Avril vient, la mer est en feu,
Nous travaillons pour le salaire.
Si nous peinons, si nous souffrons,
C'est qu'il faut donner à la terre
L'éternelle sueur des fronts.
Nous travaillons pour le salaire,
Mais que nous importe le but ?

LE POETE

L'air brûlant vibre comme un luth.
Une mer plus calme et plus claire
Semble s'approfondir aux cieux ;
Ils travaillent, insoucieux
De cette magnifique terre
Et de son trésor ténébreux...
Ils travaillent, insoucieux
Des morts qui dorment dans tes tombes,
Carthage, ville des colombes !

LE SURVEILLANT DES FOUILLES

Notre fouille s'annonce bien ;
Nous enrichirons nos vitrines
De joyaux, d'urnes, de terrines
Et de verre phénicien,
Car aujourd'hui le sarcophage
Est de la plus riche Carthage...

Travaillons tous, petits et grands,
Travaillons ! la terre est féconde :
Nous voulons étonner le monde
Par nos efforts persévérants.

LE POETE, *à part.*

Aucun d'eux n'est tremblant devant ce sarcophage.
Lequel d'entre eux, en vérité, songe à Carthage ?

LE SURVEILLANT, *au chœur.*

Mes amis, dites-moi, qui donc est celui-ci ?

UN OUVRIER

C'est un homme qui vient depuis trois jours ici :
Près de la mer, le long de l'orge, il se promène,
Puis il revient nous voir travailler.

LE SURVEILLANT

Qui l'amène ?

L'OUVRIER

On ne sait. Il connaît les choses mieux que nous :
Il a lu l'autre soir une pierre, à genoux,
Et nous a raconté ce qu'elle voulait dire.

LE SURVEILLANT

C'est un savant, probablement, puisqu'il sait lire
Et déchiffrer le sens de nos inscriptions.

LE CHŒUR

Le voici sur le bord des excavations.

LE SURVEILLANT

(allant au poète)

Je suis le surveillant.

(montrant la fouille)
Ceci vous intéresse ?

LE POETE, *saluant.*
Beaucoup. J'ai déjà vu bien des fouilles ; en Grèce,
Ailleurs...

LE SURVEILLANT
Et vous lisez nos pierres, paraît-il ?

LE POETE
Oui' j'aime le passé. C'est un livre subtil.

LE SURVEILLANT
Vous avez déjà fait des études puniques ?

LE POETE
Oui – je n'en ai pas l'air ? – même de très techniques.

LE SURVEILLANT
Oh ! je n'en doute pas !

LE POETE
Vous pourriez en douter,
Me voyant jeune et même en très bonne santé...

LE SURVEILLANT
Vous venez ?

LE POETE
De Paris.

LE SURVEILLANT, *rêvant.*
Paris...

LE POETE

Autre Carthage.

LE SURVEILLANT

Différente, pourtant !

LE POETE

Oh ! différence d'âge !

LE SURVEILLANT

Archéologue ?

LE POETE

Non, poète.

LE SURVEILLANT, *avec un recul.*

Et ce savoir,

D'où vient-il ?

LE POETE

Du désir de toucher et de voir.

LE SURVEILLANT

Et vous n'aspirez pas à quelque académie ?

LE POETE

Toute contrainte m'est, de naissance, ennemie :
Le maître le plus dur, c'est une ambition.
(souriant)
Mais je puis cependant lire une inscription.

LE CHŒUR DES OUVRIERS

(du bord de la tombe où ils étaient descendus)

Un coup de main ! à l'aide ! à l'aide !
Il fait noir comme dans un four.

Le dernier pan de terre cède :
Mettons le sarcophage à jour !
(On s'empresse, on tire sur les cordes.)

LE SURVEILLANT

Tout doux ! pas de choc ! pas d'entaille !
Qu'on le soulève avec amour,
Car il faut que cette trouvaille
Nous donne la gloire en un jour.

(Le sarcophage est lentement monté et posé sur le bord de la fouille, face au public et un peu obliquement.)

LE POETE

Voici donc la pierre funèbre
Que tant de siècles tour à tour
Alourdirent dans la ténèbre :
Salut, passé ! voici le jour !
(On débarrasse le sarcophage de ses cordes.)

LE SURVEILLANT, *ironique.*

Vous savez déchiffrer ?... Quel nom ? et quelle époque ?

LE POETE, *avec hauteur.*

Quoi ? vous doutez ? vous croyez donc que je me moque ?
(Il se penche sur le sarcophage et commence à épeler l'épitaphe.)

LE SURVEILLANT

Mais il déchiffre, il lit ! L'aurais-je jugé mal ?

LE POETE

C'est le nom d'une femme : Ar... Arisatbaâl.
Une prêtresse... Oui, oui... L'inscription, très claire,

Est de quatre cents, je pense, avant notre ère.

LE SURVEILLANT, *nerveux, aux ouvriers.*
Allons ! retirez-moi ces cordes, vivement !

LE POETE, *à part.*
Belle Arisatbaâl, que dut être charmant
Ton visage, ô prêtresse aux mains sacerdotales !
Je voudrais sur ta mort effeuiller des pétales
Et qu'un respect funèbre inclinât tous ces fronts.

LE SURVEILLANT
Ne nous attardons pas, ouvrons !

LE CHŒUR
Ouvrons !

LE POETE
Ouvrons !

LE CHŒUR, *devant le sarcophage ouvert.*
Quelle richesse ! on voit briller de l'or dans l'ombre

LE SURVEILLANT
Quelle gloire ! il y a des attributs sans nombre !

LE POETE
Quelle beauté ! je vois la morte pâle et sombre !

LE SURVEILLANT, *haussant les épaules.*
Que dit-il ? Ce n'est rien qu'un squelette durci.

LE POETE
Un squelette ?... Regardez mieux ce masque-ci !
Moi, je ne vis jamais si fraîche et si parée,

Dans son berceau de pierre, une morte dorée.

LE CHŒUR, *regardant.*

C'est vrai !

LE SURVEILLANT

Ç'est vrai !

LE POETE

Voyez ! on dirait qu'elle dort.

(Tous regardent, penchés les uns sur les autres.)

LE SURVEILLANT

Quel triomphe ! cette momie est un trésor !

(Pendant qu'ils regardent tous, la momie, très faiblement, commence à s'agiter, puis ouvre les yeux.)

LE CHŒUR, *reculant terrifié.*

Elle est vivante ! elle remue ! elle regarde !

LE SURVEILLANT, *fuyant.*

Au secours ! tuons-là !

LE CHŒUR, *armé de pioches, pelles, etc.*

Tuons-là !

LE POETE, *dressé devant eux.*

Prenez garde !...

(Ils reculent devant lui, lâchant leurs armes improvisées.)

Quoi ! sur elle lever de sacrilèges mains !
Allez plutôt chercher des colliers de jasmins
Pour que dans les parfums la morte se réveille !

LE CHŒUR *(mouvement de fuite)*

Nous avons peur !

LE POETE

Vous avez peur d'une merveille ?
Fuyez donc !... Moi, je veux, à genoux, écouter
La morte qui renaît de son éternité.
La poésie aidant, j'entendrai son langage.

(La momie se redresse lentement, passe ses mains sur ses yeux, et, assise, regarde tout autour d'elle, arrêtant ses prunelles immenses tour à tour sur la mer, sur la montagne aux deux cornes, sur le ciel.)

LA PRETRESSE

La mer... le mont... le ciel... Mais où donc est Carthage ?

LE CHŒUR, *sourdement.*

Elle parle ! elle dit d'étranges mots tout bas,
D'un langage oublié que l'on ne comprend pas.

LE POETE, *se tournant vers eux.*

Moi, je comprends.

LE SURVEILLANT

Ce sont des paroles puniques.

LE POETE, *avec colère.*

Silence ! taisez-vous, hommes prompts aux panique
Laissez parler en paix sa résurrection ! paniques !

LE SURVEILLANT, *plus bas.*

Il va la déchiffrer comme une inscription !
(Tous sont groupés de loin, à demi cachés par les

travaux, prêts à fuir, curieux quand même de ce qui va se passer. La momie a achevé de se redresser. Elle s'assied sur le bord de son sarcophage, secoue ses bracelets, ajuste ses étoffes, regarde autour d'elle, largement, et finit par voir le poète à genoux près d'elle. Elle le considère un moment avec surprise.)

SCENE II

LES MEMES, LA PRETRESSE

LA PRETRESSE

Etranger, pourrais-tu me répondre ? Une brume
Est sur mon âme... Et puis, j'ignore ton costume
Et ne saurais vraiment définir d'où tu viens.
N'importe ! tes yeux sont bienveillants sur les miens
Et tu sembles rempli de respect dans ta pose...
Je n'ai pas peur de toi, quelle qu'en soit la cause.
Mais toi, sais-tu mon nom ?

LE POETE

Certes : Arisatbaâl.

LA PRETRESSE

Il sait mon nom ; pourtant, il le prononce mal.
Qui donc es-tu ?

LE POETE

Je suis le présent, ô passée !

LA PRETRESSE

Que dit-il ? Sa parole est tout embarrassée.
Quel est donc ton pays ?

LE POETE, *après avoir hésité.*

Un pays inconnu.

LA PRETRESSE

Que contemplent tes yeux sur mon petit pied nu ?
Mais laissons. J'ai longtemps dormi, je me réveille...
(elle s'étire)
Ah ! la vie en mon cœur revient comme une abeille.
Pourtant, oui... ce sommeil m'a laissé du brouillard
Dans l'âme. Explique-moi ce que voit mon regard.

LE POETE

Que veux-tu donc savoir ?

LA PRETRESSE

Je vois mon paysage,
Mes collines, la mer, le ciel... et pas Carthage.
(Elle désigne à mesure)
Je ne me trompe point ? C'est le mont de Moloch :
Il laboure toujours le ciel d'un double soc
Et monte toujours bleu de la mer violette.
Mais je n'aperçois pas la grande silhouette
Sur la corne de droite et près du temple, en haut,
Du dieu dévorateur à tête de taureau.
Je vois Byrsa, je vois Echmoûn, mais ravagées.
Où sont donc nos palais qui montaient par rangées
Et nos noires maisons aux boules de cristal ?
Je vois en bas les ports, et l'île, et le canal ;
La Tœnia s'allonge entre eux comme naguère,
Mais l'herbe y croît. Où sont le commerce et la guerre,
Les halles débordant de rostres de vaisseaux,
Notre marine immense et riant des assauts ?
(Elle se lève, se hausse, se tourne avec égarement.)

Où sont nos éléphants, nos chevaux, nos fourrages,
Nos poudres d'or ? Où sont nos tours à quatre étages ?
La côte est-elle encore abrupte vers Tunis ?
Et les jardins de Mégara, tout blancs d'iris,
Sont-ils toujours pour les puissants l'ombre et l'asile ?
Patrie, oui, c'est bien toi !... Mais où donc est ma ville ?

LE POETE

Elle n'est plus.

LA PRETRESSE

Ah ! ah ! hélas ! sur elle, hélas !
Je jetterai le cri des femmes de Hellas
Sur ma ville ! Et pourtant, non ! Etranger, écoute :
Mes yeux mentent ! tu mens !... oui, je ne suis, sans doute,
Que le pauvre jouet d'un songe ténébreux.
Carthage est toujours là, j'en atteste les dieux !

LE POETE

Elle n'est plus.

LA PRETRESSE

Tu mens. Qui donc l'aurait vaincue ?

LE POETE

Elle n'est plus.

LA PRETRESSE

Elle est, malgré ta voix qui hue !
Nous connais-tu ? Sais-tu ce que nos bras géants
Peuvent tenir de ciels, d'îles et d'océans ?
La domination de Carthage recule
Des autels de Philène aux colonnes d'Hercule ;
Les continents captés se meuvent dans ses rêts ;

Son commerce s'étend jusqu'à des bords secrets,
Et nul n'en peut fixer les bornes infinies.
Qui comptera jamais l'or de nos colonies ?
Nos marchés sont gorgés du fruit de tous pays ;
Nous savons soutirer des trésors inouïs
De la terre enflammée et de la terre arctique ;
Des Sorlingues l'étain, l'ambre de la Baltique,
Et du creux de l'Afrique où l'air est étouffant,
Notre poudre dorée et nos dents d'éléphant.
Ainsi, parmi le bruit de pas des caravanes,
Un sourire fleurit aux dents des courtisanes
Et des puissants, devant l'incalculable don
Que nous fit à jamais notre mère Didon...
Vaincre Carthage ! non ! soit force ou ruse oblique,
Qui peut se mesurer avec la République ?
Même les plus armés ne lui résistent pas.
Les villes de l'Afrique ont mis leurs murs à bas
Pour qu'entre les cités, seule, elle ait des murailles.
Tout tremble devant elle. Elle n'a pas d'entrailles.
Elle est forte, elle est riche... Aux faibles de pâtir !
Nous ne sommes plus ceux de Sidon et de Tyr,
Nous ne nous brisons pas d'un choc comme nos verres ;
Non ! couvrant tout des plis de leurs pourpres sévères,
Nos suffètes hautains et nos durs sénateurs
Règnent de par notre or et les dieux protecteurs !
Et toi, tu viens me répéter dans ton audace
Que ma ville n'est plus, qu'elle a passé !

LE POETE

Tout passe.
Vois ! n'est-ce pas la mort partout, rien que la mort ?

LA PRETRESSE

Erreur ! c'est le sommeil qui me possède encor.
Ses richesses sont là, marines et civiles.

LE POETE

Elle n'est plus. Périr est le destin des villes.

LA PRETRESSE

Mes yeux ! mes teux ! mes yeux !... éclairez-moi, mes yeux !

LE POETE

Ils ne te trompent point, tes yeux. Regarde mieux.
Quitte un instant l'espace où plongent tes prunelles,
Et vois où tu dormais dans ta tunique d'ailes.

LA PRETRESSE

(regardant, ramassant et rejetant les objets)

Ah ! je suis au milieu des attributs des morts :
Un sarcophage ouvert, tous les menus trésors
Des défunts... Un miroir – où s'éteint mon image ;
La corbeille des fruits, du miel et du fromage,
Mais vidée... ou plutôt, tout s'y est desséché.
Des joyaux !... une bague où le signe caché
De Tanit se combine avec le caducée ;
Une amphore pour les parfums – elle est cassée !
Une lampe bicorne, un masque en pâte, un clou,
De la monnaie, une urne à queue... et ce caillou...
Et ce collier... et tout le mobilier funèbre
Que la fêlure gagne et que la rouille zèbre...
Tout cela bien longtemps resta dans l'oubli froid ;
Mais la morte ? qui donc fut la morte ?

LE POETE

C'est toi !

LA PRETRESSE, *avec un cri d'horreur.*

O déesse !...

LE POETE

Rappelle-toi...

LA PRETRESSE, *les yeux fous.*

Oui... sur ma couche...
Mon époux en pleurant me baisait sur la bouche...
Je mourais...

(avec éclat)

Je suis morte ! et Carthage avec moi !

(Elle retombe assise sur le bord du sarcophage et se voile largement la face, puis reste ainsi ensevelie, immobile.)

LE POETE

Non. Ne tiens pas pour vrai ce que ta douleur croit.
Ta ville après ta fin vécut longtemps encore,
Riche et dure toujours, jusqu'à ce qu'une aurore
Rouge, en flamme, du fond de Rome se levant,
Carthage, la cité de la mer et du vent,
Disparut en un jour de sa base à son faîte.
N'as-tu pas entendu qu'on marchait sur ta tête ?

LA PRETRESSE, *écartant lentement ses voiles et se redressant à demi.*

Me faudra-t-il sortir de ces afflictions
Pour parler ? Qui marchait ?

LE POETE

Le pas des légions.

LA PRETRESSE

Je n'ai pas entendu. Profonde était ma tombe.

LE POETE

C'est pourtant un grand bruit, quand une ville tombe.

LA PRETRESSE, *regardant les ruines autour d'elle.*

Elle est tombée ! hélas !... Comment ? Puis-je savoir ?

LE POETE

Nul reflet n'a passsé parmi ton sommeil noir ?

LA PRETRESSE

Sombre est la mort. Rien n'a relui dans ma cellule.

LE POETE

C'est pourtant un grand feu quand une ville brûle.

LA PRETRESSE

Elle a brûlé !... Pourtant que nous étions puissants !
Elle a brûlé !... Nos mains lui brûlaient des encens...
Elle a brûlé ! brûlé !... N'était-il aucun homme
Pour sauver ma cité ?

LE POETE

Rien ne résiste à Rome.
Des siècles ont passé sur terre ; tout est mort,
Villes, peuples et dieux. Mais Rome vit encor.
Seule elle a mérité ce nom : *Ville Eternelle.*

LA PRETRESSE

Je connais aujourd'hui ce qu'il adviendra d'elle !
Le destin des cités est la destruction,
Mais n'est-il pas, dis-moi, de consolation
Pour la honte et pour la douleur sous qui je ploie ?
Si Carthage n'est plus, n'aurai-je pas la joie
D'un seul nom de héros qui soulage mon mal ?

LE POETE

Ecoute bien ce nom immortel : Annibal !

LA PRETRESSE

Annibal !

LE POETE

Tous l'ont pris à jamais pour modèle.
Sur l'histoire, son ombre est comme un grand coup d'aile.

LA PRETRESSE

Et qui donc m'a vaincu mon héros ?

LE POETE

Scipion.

LA PRETRESSE

Scipion !

LE POETE

Il fut grand.

LA PRETRESSE

Je sens un scorpion
Qui me mord ! Mais, dis-moi, par quelles sombres ligues
Ma ville trépassa ? Qui la perdit ?

LE POETE

Ses figues.
Leur poids humilia la toge de Caton.

LA PRETRESSE

Caton ?... qu'est-ce ?

LE POETE

Celui qui forgea le dicton

Que l'on va répétant à jamais d'âge en âge :
«Et je pense qu'il faut qu'on détruise Carthage.»

LA PRETRESSE

D'âge en âge... ainsi donc, de gorges en sommets,
Notre honte est redite aux peuples à jamais ?

LE POETE

Non. La honte, c'était votre orgueil sans entrailles,
Vos esprits resserrés sur l'or comme des mailles.
Mais la gloire pour vous fut dans les jours ardus,
Car vos peuples sans cœur se sont bien défendus.

LA PRETRESSE

Raconte-moi !

LE POETE

Parmi le massacre et les flammes,
De terrasse en terrasse ils ont lutté. Les femmes
Pour cordage ont donné leurs immenses toisons
Aux vaisseaux qu'on tailla dans le bois des maisons.

LA PRETRESSE

C'étaient mes sœurs... Que n'ai-je, ivre de sombre gloire,
A ma ville donné ma chevelure noire !
Ah ! je l'aurais sauvée ! oui ! de par mon amour,
Elle serait encore orgueilleuse en ce jour !

LE POETE

Non. Rome l'a vouée à cette solitude.
Carthage a refleuri, riche, arrogante et rude,
Mais romaine, avec d'autres dieux et d'autres lois.
Puis la mort est venue une seconde fois
Ruiner à jamais sa seconde opulence.

Ayant connu les grands martyrs, ceux dont s'élance
L'âme vers l'infini sous la dent des lions,
Elle vit l'envahir de nombreux tourbillons.
Un peuple alors passa, ne laissant que les dalles
De ses temples nouveaux.

LA PRETRESSE

Quel peuple ?

LE POETE

Les Vandales.
Il en demeure encor quelques-uns aujourd'hui.

LA PRETRESSE

Ensuite ?

LE POETE

Elle devint, pauvreté qui reluit,
La châsse de Byzance hypocrite et dorée ;
Chrétienne devant cette mer sans marée,
Elle élevait ici sa troisième cité,
Jusqu'au jour où, comme un torrent précipité,
Contre ses dômes d'or et jardins balsamiques,
Déferla le galop des hordes islamiques.
Elle tomba. Depuis, ses murs brisés et nus
Servirent de carrière à tous ceux qui, venus
Des quatre points du monde, emportèrent son marbre
Ainsi que des cueilleurs prennent les fruits d'un arbre.
C'est de cette façon que Carthage a fini.
Rien n'en sort désormais que de l'orge.

LA PRETRESSE

Et Tanit ?

LE POETE

Les dieux sont morts. Tanit n'est qu'une statuette.

LA PRETRESSE

Alors pourquoi, du fond de la couche muette
Où je dormais dans le trépas sans rien savoir,
M'avez-vous fait lever pour entendre et pour voir ?
J'étais là, reposant dans ma tunique ailée,
Je... Mais que vois-je encor ? Ma tombe violée
N'est pas seule ! partout des travaux et des trous.
Réponds-moi ! quels voleurs de tombes êtes-vous ?...
Contre de pauvres morts que plus rien ne protège,
Vous avez donc commis l'horrible sacrilège ?
Moi, j'avais dépensé, d'argent, tout un trésor.
Pour me faire enfouir jusqu'au fond de la mort,
Et, mon éternité, vous l'avez dérangée !
Qui donc avait payé le coûteux hypogée ?
Soyez maudits, ô vous, sinistres fossoyeurs !

LE POETE

Ecoute ! écoute , avant d'exhaler tes fureurs !
Donc, ta ville, Carthage, avant d'être insultée
Par le feu des Romains...

LA PRETRESSE

Ils m'avaient respectée !

LE POETE

Ecoute ! Elle a passé... Que t'importe après tout
De connaître comment elle n'est plus debout ?
Mais pour nous qui voulons conserver sa mémoire
C'est du fond des tombeaux que se dresse l'Histoire.

LA PRETRESSE

Je n'écoute plus rien. Cesse donc ton discours.

Doux était le néant, mais tristes sont les jours :
En si peu de moments que de douleur m'abreuve !
Je revis ! Mais je suis plus orpheline et veuve
Que les plus malheureux, que les plus mécontents :
Veuve de ma cité, des miens et de mon temps,
Seule !... Me rendrez-vous mes compagnons de vie ?
De cette éternité que vous m'avez ravie,
Ferez-vous resurgir mon époque, ma loi,
Les costumes, nos dieux ?...
(Elle se dresse, les bras étendus, dans une évocation passionnée, criant vers les quatre points cardinaux.)
Morts de Carthage, à moi !
Levez-vous, frères miens, des tombes violées.
Redressez-vous, esprits, de vos cendres mêlées,
Et voyez ce que fit le destin très amer
De la ville d'orgueil qui régnait sur la mer !

LE POETE

Ah ! qu'est-ce donc qui sort partout du fond des tombes
Et se répand sans bruit comme un vol de colombes ?
(Deux chœurs de spectres puniques s'avancent lentement, l'un par la droite, l'autre par la gauche. Avant de s'être rejoints, ils s'arrêtent un moment, comme s'ils regardaient le paysage autour d'eux.)

LE PREMIER CHŒUR

Où sont tes peuples forts dont tremblait l'univers,
Carthage, Carthage, Carthage ?
Sont-ce ces épis déjà verts
Que le vent remue au passage ?

LE DEUXIEME CHŒUR

Nous ne voyons plus ton visage,

Carthage, Carthage, Carthage !
Rien que des épis déjà verts !
Qu'as-tu fait de l'orgueil, qu'as-tu fait de la rage ?
Sont-ce ces épis déjà verts,
Carthage, Carthage, Carthage ?

(Ils étendent les bras vers les horizons, en se tournant tour à tour vers les quatre points. Et ce mouvement circulaire leur fait apercevoir la prêtresse, debout, dans l'attitude sacerdotale. Les deux chœurs alors la saluent largement.)

LE PREMIER CHŒUR

Salut à ton visage nu,
O prêtresse, fille de prêtres !
Que fais-tu dans ce lieu sans êtres ?
Où sont donc les encens ? où donc l'autel cornu ?

LA PRETRESSE, *d'une voix blanche.*

O spectres ! je suis morte, apportez les offrandes !
Chargez vos bras pieux, pour la libation,
D'amphores petites et grandes,
De pains de proposition !

LE DEUXIEME CHŒUR

Comment lèverais-tu tes deux paumes vers l'astre ?
Comment répandrais-tu le sang et les parfums ?
Vois ! ton âme et ton corps défunts
N'officient que parmi les restes d'un désastre !

LA PRETRESSE, *plus haut.*

O spectres ! apportez deux lampes à trois becs,
Avec le lait, le vin, les huiles...
Descends, divinité, selon les rites grecs !
Meurs-tu, Baâl, Echmoûn, Tanit, comme les villes ?

(Elle a élevé les bras en une évocation désespérée. Les deux chœurs, doucement, par un mouvement de strophe et d'antistrophe, se sont rejoints. Ils ne forment plus qu'un seul chœur qui secoue tristement la tête.)

LE SEUL CHŒUR, *s'éloignant déjà.*

Les vases de la mort sont à jamais secs ;
La mort n'a pas de vin, pas de lait et pas d'huiles.

LA PRETRESSE, *criant.*

Carthaginois !

LE CHŒUR

Pourquoi nous appeler encor ?

LA PRETRESSE

Je vous appelle, hélas ! parce que tout est mort !

LE CHŒUR

Silence !... car la mort a sa place sous terre.

LA PRETRESSE

Et les dieux ? et les dieux ?

LE CHŒUR
(qui acheve de s'éloigner en un long défilé, le doigt sur la bouche)

Ils sont dans le mystère...

LA PRETRESSE, *se jetant à genoux.*

Carthaginois !

LE CHŒUR, *parti.*

Silence...

LA PRETRESSE, *se relevant.*

Ils m'abandonnent tous !
Je les ai suppliés, moi, prêtresse, à genoux...
Dans la nuit des tombeaux n'est-il donc plus d'aurore
Que pour moi qui voudrais, hélas, mourir encore ?

(Elle s'avance, droite, face à l'étendue, regardant ses vêtements, ses colliers, respirant ses cheveux...)

Seule !... Ah ! cette odeur de cercueil !
Ainsi, j'ai refranchi le seuil,
Moi qui dormais parmi mes quatorze amulettes !

Hélas ! qu'ai-je vu, qu'ai-je appris ?
Plus rien ne reste, que de gris,
De pourpres d'autrefois, rouges et violettes.

Seule !... et tout l'espace est vidé,
L'espace jadis possédé
Par la ville où régnait mon hautain sacerdoce.

Pourtant Carthage existe encor ;
Comme un arbre immense qui dort
Dans la graine enfoncée au plus creux de la cosse,

Carthage est ici, sous mon front.
Ses splendeurs toujours brilleront
Quand il n'en resterait pour témoignage qu'une.

Malgré la tombe et son sommeil
Dans ce disque Baâl-Soleil
Demeure, et, dans ce fin croissant, Tanit-la-Lune.

Mais si je bois ainsi mes pleurs
C'est que de souterrains voleurs
Viennent nous dérober ce suprême vestige.

Ils fouillent jusqu'à nos tombeaux,
Détruisant les derniers lambeaux
Où subsistait, à tous caché, notre prestige.

Grains de collier qu'on nous reprend,
C'est par vous, trésor frêle et grand,
Que ce pays vivait encor de notre idée.

Oui, jusqu'ici, mer, ciel, sommets,
O belle patrie ! à jamais,
Du haut en bas, c'est nous qui t'avions possédée,

De par notre immortel orgueil,
Plus fort que la ruine et le deuil,
Malgré le temps, la mort et l'odeur du cercueil !
(Elle se penche tout à coup et regarde)
Mais que vois-je venir ? Voici l'orge qui bouge,
Un spectre encor s'avance en robe bleue et rouge,
Puis d'autres...
(Quelques Bédouines commencent à paraître.)

LE CHŒUR DES OUVRIERS
(regardant le poète immobilisé dans une attitude d'horreur sacrée.)
Qu'a-t-il vu que nous ne voyons pas ?

LE SURVEILLANT
Il tremble, il joint les mains, il murmure tout bas,
Et c'est tout juste encor si sa force le porte.
Est-il devenu fou des mots de cette morte ?
... Mais que veulent ici ces moukères pieds nus ?

LA PRETRESSE, *qui, attentive, a regardé les Bédouines.*
Ah ! qui sont celles-là dont les yeux ingénus

Entre leurs cils courbés regardent comme en rêve ?
La grâce de leurs reins se répète et s'achève
Dans l'amphore que tient leur bras... Je ne sais point.
Et cependant j'ai vu, quand je vivais, au loin,
Leurs costumes passer à l'entour de Carthage.
Vous dont je reconnais peut-être le visage,
Passantes, êtes-vous des mortes comme moi ?
... Elles n'ont pas compris. Leur regard reste froid.

LE POETE

Ce sont des mortes, oui, qui longtemps demeurées
Dans le songe engourdi des aïeules dorées,
Vont se lever demain pour l'immense réveil
De l'Islam paresseux qui dormait au soleil,
Car elles ont senti, malgré leur âme lasse,
Un souffle d'Occident qui redressait leur race.

LA PRETRESSE

Venez donc, ô mes sœurs en résurrection !
(Elle leur fait signe. Les Bédouines obéissent sans comprendre et se rangent autour du sarcophage.)

LE SURVEILLANT

Il faudrait punir cette intrusion.
Chassons-les !
(Il s'avance, suivi du chœur, sur les Bédouines, qui reculent et s'en vont effrayées.)

LA PRETRESSE

Et ceux-ci, dont la bande effarée
S'avance, qui sont-ils ?

LE POETE

Ceux qui t'ont déterrée !

LA PRETRESSE, *hérissée, sacrée, terrible, et ramassant une grosse pierre.*

O fureur !... Voyez-moi ! je suis Baâl, Tanit,
Tous les dieux ! A moi, pierre, à moi, bloc de granit !
Ecrase-les ! Fais-toi pesant comme une meule !...
Carthage est morte ? soit ! La vengeance à moi seule !
(Elle se précipite sur le chœur et lance au hasard sa pierre, au milieu de l'épouvante et de la dispersion générale ; seul, le poète reste en scène avec elle.)

LE CHŒUR, *en disparaissant.*

Au secours !... Sauvons-nous !

LE POETE, *allant à la prêtresse frémissante, et lui prenant doucement la main.*

Nous sommes innocents.
La science en nos cœurs brûle comme un encens.
Et si tu te sens, toi, ce soir, dépossédée,
Sache que c'est par nous, l'Histoire à l'œil ouvert,
Que du vieux Marius au moderne Flaubert,
Sont venus et viendront, apportés par chaque âge,
L'honneur et le respect sur le nom de Carthage.

LA PRETRESSE

Mais ces tombeaux, c'était la dernière cité,
Et vous la détruisez !

LE POETE

Pour la postérité !

LA PRETRESSE, *sanglotant.*

Et que m'importe, hélas ! si mes mains orphelines
Se tendent tristement vers les ruines de ruines

Qui furent nos palais, nos temples, nos maisons ?
Ah ! je me tourne en vain vers les quatre horizons :
Jusqu'au bout du sommet, jusqu'au fond de la gorge,
Je n'aperçois plus rien que cailloux ou champs d'orge...
Réponds ! réponds !... Parmi cette destruction,
Que reste-t-il de nous ?

LE POETE

Plus qu'une ville : un nom.

(La prêtresse sanglote. Le poète, la tenant toujours par la main, la conduit doucement vers le sarcophage, sur le bord duquel elle se laisse tomber assise. Puis il se met à genoux dans la pose de la première scène, et, très respectueusement, dit :)

Ne pleure pas ainsi. Voici la nuit qui tombe.
Vois ! la mer est là-bas creuse comme une tombe,
Mais elle est le berceau du soir et du matin.
La lune va sortir d'elle, soleil éteint.
Tanit morte a gardé son visage nocturne
Et penchera vers toi sa face taciturne...

LA PRETRESSE, *faiblement.*

Tanit !

LE POETE

L'azur du soir où plus rien ne reluit
Couve pourtant la nuit imminente, la nuit
Qui déploiera, parmi sa semence d'étoiles,
Le zaïmpf de Tanit, le voile entre les voiles.

LA PRETRESSE, *plus faiblement.*

Le zaïmph !

LE POETE

(Il la recouche avec précaution dans le sarcophage, tout en parlant, jusqu'à ce qu'elle soit dans sa première pose funéraire.)

Couche-toi. Vois ! Le soleil se couche ;
Que le silence soit à jamais sur ta bouche,
Puisque sont à jamais les siècles révolus,
O prêtresse, ô beauté d'un monde qui n'est plus !
Ce soleil renaîtra du fond des eaux tranquilles.
De même, malgré tout, refleurissent les villes.
Paris, mon orgueilleuse et vivante cité,
C'est Carthage toujours, mais en activité.
Moi, je suis le Présent, toi le Passé. Repose,
Et que ton âme soit, comme ta bouche, close
Par l'éternel sommeil ignorant et doré.
Rendors-toi ! rendors-toi !... Moi, je te bercerai.

(A voix basse)

Rendors-toi, Carthage,
Au berceau de ton sarcophage ;
Rendors-toi, Carthage,

Les mains sur ta gorge,
Dans l'odeur du soir et de l'orge,
Les mains sur ta gorge.

Dors, lampe brisée,
Tu ne revivras qu'au musée,
Dors, lampe brisée !

Dors, qu'il pleuve ou vente,
O morte sous l'orge vivante,
Dors, qu'il pleuve ou vente !

Dans ta nuit sans bornes,
Devant ta montagne aux deux cornes,
Dans ta nuit sans bornes,

Repose, Carthage,
Au berceau de ton sarcophage,
Repose, Carthage...

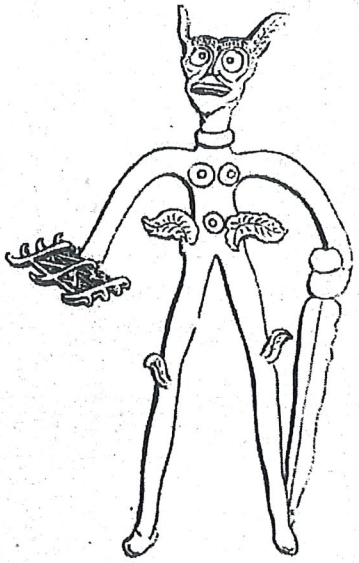
(Il a refermé le sarcophage et, sur les derniers mots, s'en va sur la pointe du pied.)



La Prêtresse de Tanit,
pièce en un acte
de
Lucie Delarue-Mardrus
a été tirée à 15 exemplaires
sur vergé d'Ingres numérotés
de I à XV,
et à 150 exemplaires
sur vélin rose champagne
numérotés de 1 à 150.

No 27..

21 mai 1993



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01077355 5